

## BÉRENGER SAUNIÈRE, PRÊTRE ... ET ESTHÈTE

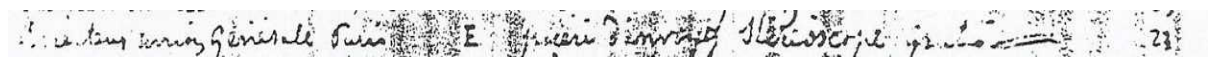
*« Ah, pour être dévot, je n'en suis pas moins homme  
Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appâts,  
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas. »  
Molière, *Le Tartuffe*, III, 3 (v. 966)*

Je ne sais pas si l'abbé Bérenger Saunière appréciait les pièces de Molière, mais je pense qu'il aurait pu prendre le premier vers de cette tirade du *Tartuffe* comme devise. Nous connaissions le bon vivant, chasseur et pêcheur, amateur de plats en sauce relevés, de vins fins et de liqueurs ambrées, mais il est un aspect épicurien, voire rabelaisien, de ce bon curé qui est beaucoup plus méconnu.

C'est **Jérôme Choloux**, un chercheur particulièrement « pointu », aussi discret qu'efficace, qui m'a informé, voilà quelques années, d'une découverte assez particulière qu'il fit en « épluchant », une à une, les milliers de lignes contenues dans les carnets de correspondance du curé de Rennes-le-Château.

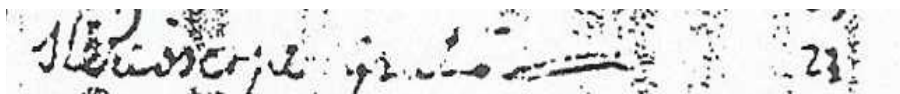
Je n'ai pu que constater l'excellence de ses investigations (et de sa vue) lorsque, loupe en main, j'ai moi aussi pris connaissance de bien curieux échanges épistolaires mentionnés dans les méticuleux relevés de correspondance de Bérenger Saunière. J'ai donc repris l'enquête à mon compte, avec l'accord de mon ami le documentaliste talentueux et modeste, et ai fait de drôles de découvertes. Je vous les livre avec grand plaisir.

Dans le relevé quotidien de son courrier, qu'il référençait de deux lettres : **R** pour « reçu » et **E** pour « envoyé », nous pouvons observer qu'à la date du **23 février 1906** Bérenger Saunière mentionne de son écriture serrée et difficilement lisible :



*Directeur ..... Générale Paris / E / / prière d'envoi stéréoscope Gratis / 23*

Si le début de phrase est difficile à déchiffrer, Les mots « *stéréoscope gratis* » sont lisibles.



Mais, qu'est ce donc qu'un « stéréoscope » ?

Il s'agit d'un appareil optique permettant de visionner des photos doublées, dites « stéréoscopiques », en relief. Ce système fut le précurseur des images en trois dimensions qu'il s'agisse de photographies, de films ou de dessins. La stéréoscopie se base sur le fait que la perception humaine du relief est formée, dans le cerveau, par reconstitution naturelle en une seule image en relief des deux images planes perçues instantanément par chacun des deux yeux de l'observateur. L'invention du stéréoscope, en 1838, fut donc la géniale déclinaison technique d'un phénomène physique.



*Exemple de stéréophotographie – Le tombeau des Pontils dans les années 1930  
Collection Françoise Bourrel*

La plupart des « visionneuses » de photos stéréoscopiques utilisées à partir de 1840 étaient composées de deux verres prismatiques insérés dans un cadre de bois, de métal ou de cuir tenant lieu de « visière », des accessoires ergonomiques pouvant être adaptés en fonction des modèles.



Bérenger Saunière avait vraisemblablement appris l'existence de tels appareils au travers d'encarts publicitaires qui figuraient dans les revues auxquelles il était abonné (*Je sais tout, L'illustration, Le petit journal illustré, Fermes et châteaux etc...*), et c'est donc en février 1906 qu'il fera commande d'un stéréoscope, offert gratuitement par un photographe parisien. Toutefois, l'appareil envoyé au curé ne devait pas être aussi perfectionné que les modèles « de luxe », en bois avec poignées, mais davantage ressembler aux lunettes stéréoscopiques publicitaires que les grandes marques offraient, en cette moitié de 19<sup>e</sup> siècle, pour fidéliser leur clientèle.



*Stéréoscope publicitaire chocolat Suchard*

Par la suite, en toute logique, Saunière commandera des photographies « ad hoc » afin de pouvoir les visionner en relief... et c'est là que les choses vont se « corser ». En effet, si l'on reprend son carnet de correspondance, on remarque, à la date du **28 février 1906**, la mention suivante :

*Stéréoscope de Paris (Gratis) / / R / envoi des vues (barré) prospectus des vues / 28*

L'abbé a donc reçu, après commande, un prospectus relatif aux photos disponibles chez le photographe qui lui avait envoyé gracieusement les lunettes stéréoscopiques. Quel était donc ce photographe parisien ? Cela restera pour nous un mystère, tant que le nom du « directeur » apparaissant de manière illisible dans le carnet, à la date du 23 février 1906, ne sera pas déchiffré. Mais, après tout, cela n'a pas vraiment d'importance dans le cadre de notre enquête et de l'intérêt tardif porté par l'abbé Saunière à l'art de la photographie.

Les mois passeront sans qu'aucune autre mention relative à la stéréophotographie n'apparaisse dans la correspondance de l'abbé, **jusqu'à la date du 13 novembre 1907** où nous trouvons indiqué :

*Jacques Sabatier Carcassonne / / R / réponse à ma lettre / 13*  
*Jacques Sabatier Carcassonne / / R / envoi étude académique et stéréo nu / 13*

Je reconnais bien volontiers que les mots « **stéréo nu** » sont difficilement déchiffrables... mais la suite va bien confirmer cette appellation car, deux jours plus tard, l'écriture en « pattes de mouches » de l'abbé signale :

*Jacques Sabatier de Carcassonne / / R / au sujet du stéréo-nu / 15*

Les mots sont, cette fois, bien plus lisibles et pour le moins éloquents. On peut même distinguer le trait d'union entre les mots stéréo et nu.

Jacques Sabatier et son frère Michel étaient des amis proches de Bérenger Saunière et lui rendaient visite régulièrement. Mais il semble que le curé de la « Rennes d'en haut » appréciait particulièrement Jacques et que, tous deux, partageaient des passions communes.

Pour la petite histoire, Jacques Sabatier, en qualité de membre de la Société d'Études Scientifiques de l'Aude, accueillera ses collègues sociétaires lors de la fameuse excursion du 25 juin 1905 à Rennes-le-Château. En effet, dans un courrier du 22 juin, il annonce à la fois à l'abbé cette visite de la société savante et sa venue. Il indique également à son hôte le

plaisir qu'il aura ce jour-là à partager avec lui un moment musical : Jacques Sabatier au violon, son fils Michel à la flûte et l'abbé Saunière à l'harmonium.

La visite des membres de la Sésa et cette rencontre avec les Sabatier fut d'ailleurs notées par le prêtre dans son journal.

Michel Sabatier était le directeur d'une florissante entreprise de distillerie dont les locaux de Carcassonne, dès 1900, occupèrent une superficie de 8500 m<sup>2</sup>, qui employait 54 ouvriers et pouvait se vanter d'une clientèle d'au moins 15.000 noms, répartie à travers le monde.

Pour en revenir à la « stéréophotographie », nous apprenons donc que l'abbé Saunière fut destinataire, les 13 et 15 février 1907, de documents ou de photos aux curieux titres de « Étude Académique » et « Stéréo-Nu ». De quoi s'agissait-il donc ?



L'étude de l'article publié par **Paul Melot** (1887-1967, historien et homme de lettres) dans le Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique *Le Vieux Papier* et intitulé : « Les jeux d'humour et la presse galante à la Belle Époque » nous fournit toutes les explications nécessaires. Je cite Paul Melot : « Vers 1905 apparut un nouveau type de revue auquel il est malaisé de donner un qualificatif. Ce sont des illustrés exclusivement consacrés au Nu et présentés comme des documentaires « à l'usage des peintres et sculpteurs » ».

Bien évidemment, il ne s'agissait que de modèles pour artistes, n'ayons pas l'esprit mal tourné. Cependant, sans vouloir jouer les inquisiteurs, la suite de nos investigations ne laisse pas de poser quelques questions sur les motivations exactes de nos deux amateurs de photos « 3 D » audois. Car le rédacteur de l'étude ajoute : « La vogue que rencontrait désormais le Nu incita un dessinateur de « l'Univers Illustré », **Amédée Vignola**, à lui consacrer une revue périodique, « **L'Étude Académique** » paraissant les 1<sup>er</sup> et 15 de chaque mois, vendue 50 centimes, éditée par la « Librairie d'art technique », 1 rue du Pont de Lodi dans le 6<sup>e</sup> arrondissement. ». Le numéro 1 sortit en février 1903. Cette fois, ni humour, ni amour mais uniquement des photos de nus féminins, sur beau papier format 18 X 24. Du nu, rien que du nu « à l'usage des peintres, sculpteurs, décorateurs et ouvriers d'art, aucun texte dans le corps de la publication » nous précise Vignola.

À titre d'information, je vous livre, in-extenso, un morceau choisi de l'éditorial de la revue en date du 1<sup>er</sup> août 1905 : « *Pour faire une œuvre maîtresse, il ne suffit pas que l'artiste ait l'intelligence de la forte conception de son art, il faut encore qu'il soit servi par la perfection de son modèle* ». L'esthétisme et l'amour du Beau avant toute autre chose, nous n'en doutons, bien évidemment, pas.

La messe est dite... plus de doute sur les « thématiques » développées par « *L'Étude Académique* ». Je pense que les « ouvriers d'art » Saunière et Sabatier en eurent pour leur argent.



Continuons donc à parcourir l'excellent article de Paul Melot, car l'historien lyonnais y précise : « *La réussite de « L'Étude Académique » fut si complète que Vignola lui adjoint bientôt « Mes Modèles », dont le premier numéro porte la date du 30 avril 1905. Toujours vers la même époque, Vignola lança le « Document Photos », bi-mensuel, le « Stéréo-Nu » permettant la vision en relief.* ».



Pour résumer mon propos, et l'essentiel de mon enquête, voilà le type de photographies que pouvaient visionner Jacques Sabatier et Bérenger Saunière en parcourant « *L'Étude Académique* »...



*A. Vignola - L'Étude Académique. 1904 - 1906*

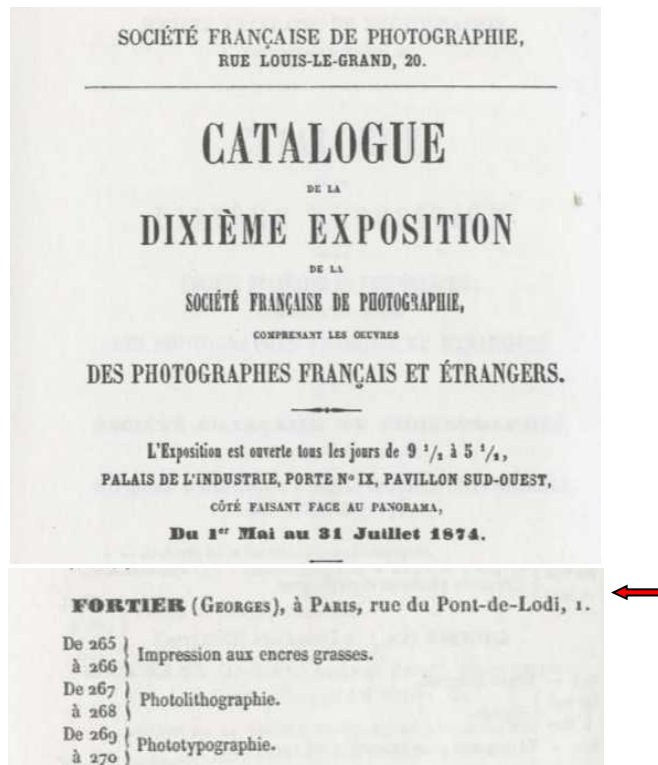
Et celles du « *Stéréo-Nu* »...



*Stéréo-Nu - Janvier 1906*

Nous avons vu précédemment que les revues d'Amédée Vignola, *L'Étude Académique* et *Stéréo-Nu* étaient éditées par « La Librairie d'art technique », sise 1 rue du Pont de Lodi à Paris (VI<sup>e</sup>). De plus amples investigations ont permis d'établir qu'il s'agissait-là de l'adresse d'un photographe de renom : **François-Alphonse Fortier**, dit Alphonse Fortier, né en 1825 et décédé en 1882. Il fut un élève du célèbre photographe Louis Daguerre et, également, membre fondateur de la Société Française de Photographie.

Alphonse Fortier étant décédé en 1882, il ne pouvait donc pas être à la tête de la maison éditant des revues précitées. Mais, en revanche, son  **fils Georges Fortier**  était également photographe et il demeurait à la même adresse ainsi que l'atteste la mention figurant dans le catalogue de la dixième exposition de la *Société Française de Photographie*.



**François-Georges Fortier** est décédé en 1909, âgé de 66 ans, comme l'atteste la sépulture familiale au cimetière du Père Lachaise à Paris.



Nous sommes, dès lors, en droit d'imaginer que Georges Fortier et Amédée Vignola furent, à un moment donné, associés et profitèrent du formidable engouement du public pour la « photographie d'art en trois dimensions » pour réaliser de substantiels bénéfices. D'ailleurs, d'autres commerçants et industriels ne perdront pas de temps à s'inscrire dans la « dynamique », et un fabricant de stéréoscopes, connu pour la qualité de son matériel,

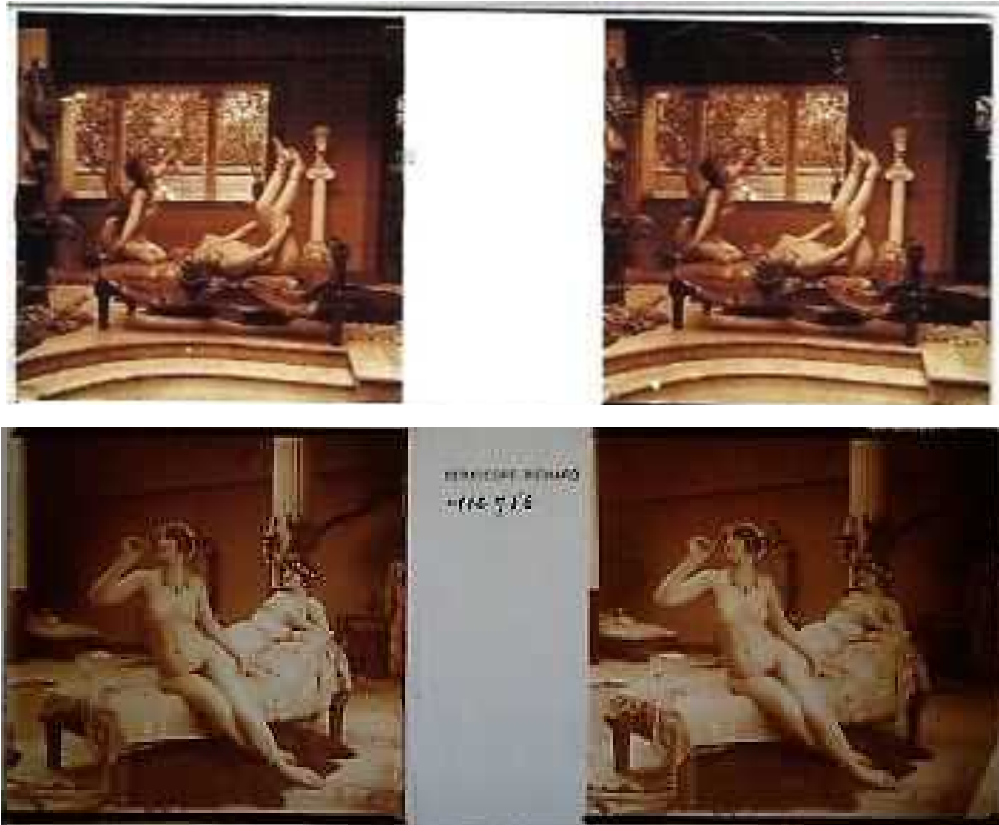
n'hésitera pas à mettre en vente des milliers d'images stéréoscopiques prises dans ses propres studios. Il s'agit, en l'occurrence, de **Jules Richard** (1848 - 1930), industriel réputé, constructeur d'appareils photographiques et fils de Félix Richard, savant qui conçut le premier baromètre métallique dans son petit atelier de la rue Mélingue à Paris.

Jules Richard fut l'inventeur du révolutionnaire « **Vérascopie** », un appareil photo stéréoscopique, léger et simple à utiliser contrairement aux engins de même type « anciens », lourds et encombrants. L'avantage de ce nouvel appareil était que, désormais, le photographe avait la possibilité de prendre la photographie en visant avec l'œil ou bien sur la poitrine. Il s'agissait-là d'un avantage de taille car, désormais, grâce au « Vérascopie », l'opérateur pouvait se déplacer « sur le terrain, et ainsi réaliser des photographies « *in situ* », sans besoin de convoquer les modèles en son atelier. De fait, durant un bon demi-siècle, Jules Richard fut l'un des grands spécialistes français de la photographie en relief. « **Vérascopie** », retenons bien le nom de ce formidable appareil... il reviendra par la suite.



Homme de son temps, Richard installera, au 26 de la rue Mélingue, un véritable théâtre, avec décors « suggestifs », qu'il baptisera « l'Atrium ». Sur place, seront réalisées des photos érotiques ayant pour cadre la Rome antique ou bien mettant en images les charmes de l'exotisme. Les innombrables photos stéréoscopiques de l'Atrium viendront enrichir les collections des propriétaires d'appareils stéréoscopiques, les siens... ou ceux de ses confrères. Cette industrie, à la limite de l'infraction pénale à l'époque, sera le couronnement de l'art photographique en ce début de XX<sup>e</sup> siècle. Elle contribuera à remonter le moral des troupes lors du terrible conflit de 1914-1918, et, s'il faut lui trouver une bonne excuse, reconnaissons que celle-ci constitue la meilleure.





*Quelques photos réalisées par les studios Richard dans l'Atrium*

Voilà donc ce qui peut être développé au regard des échanges épistolaires entre Bérenger Saunière et son ami Jacques Sabatier. En ce début de 21<sup>e</sup> siècle, nous regardons cela avec une indulgence amusée, voire complice, mais, reportons nous un siècle en arrière et analysons ce passe-temps avec l'esprit et la mentalité des gens de l'époque, et, plus particulièrement encore, avec le regard d'un habitant de l'Aude rurale et catholique. Là, bien évidemment, le résultat n'est plus le même et, sur ce coup-là, l'abbé Saunière se montrait plus que transgressif, il devenait franchement déviant au regard de son engagement spirituel et ecclésiastique. Il convient, néanmoins, de prendre du recul avec ce type de « pratiques artistiques » d'un autre temps et d'en terminer avec nos procès en pudibonderie car, toutes proportions gardées, les agissements de certains prêtres de notre époque sont bien plus répréhensibles... convenons-en au regard de l'actualité.

Mais, nous n'en avons pas encore terminé avec l'intérêt que portait Bérenger Saunière à la photographie. Deux éléments très troublants sont encore à étudier à l'aune de quelques informations recueillies auprès de sources aussi sérieuses que fiables.

Le chercheur « de pointe », archiviste et documentaliste de talent qu'est notre ami **Jérôme Choloux**, a également mis en évidence les liens d'amitié qui unissaient le curé de Rennes-le-Château avec un certain « **Clovis Lassalle** ». C'est, une fois de plus, en étudiant minutieusement et patiemment les carnets de correspondance de l'abbé Saunière que cette relation épistolaire fut découverte et il faut reconnaître que l'information est de taille, surtout lorsqu'on se donne la peine d'investiguer sur la personnalité de cet individu qui exerçait la profession de... photographe.

**Clovis Lassalle** (1864-1937) fut un photographe et photogaveur de renom. À la suite de son père, Eugène Jean, il reprit l'atelier de photographie sis 32 rue de l'Étoile à Toulouse (quartier Saint-Étienne) et collabora à maintes reprises avec le célèbre archéologue Émile

Cartailhac dans le cadre de ses recherches. Plusieurs lettres envoyées au scientifique par Clovis Lassalle peuvent être consultées sur le site de l'université de Toulouse, dans la rubrique sur le fonds Cartailhac qui est dédiée à l'éminent savant.



(Photo Delcampe Luxembourg SA)

Lassalle collaborera également avec François Galabert (1873-1957), archiviste en chef de la ville de Toulouse, avec qui il réalisera, en 1913, un ouvrage intitulé : *Album de paléographie et de diplomatique – Fac-similés de documents relatifs à l'histoire du Midi de la France et particulièrement de la ville de Toulouse.*

Lorsqu'on détaille une partie de l'intitulé de cet ouvrage commun, il est bien mentionné : « *Fac-similés de documents...* ». Or, si François Galabert se chargea de la rédaction du texte, les photographies furent, elles, réalisées par Clovis Lassalle. Cet aspect de la collaboration entre les deux toulousains est plutôt intéressant car il nous indique que Clovis Lassalle semblait particulièrement apte à réaliser des fac-similés de documents anciens, technique qui devait se révéler assez délicate à l'époque. Je pense que c'est sous cet angle que doivent être appréhendés les liens qui pouvaient l'unir au curé de Rennes-le-Château.



Extrait du « *Bottin- Didot de Toulouse* » 1890

L'examen précis de l'un des carnets de correspondance du prêtre fait apparaître de manière formelle que Bérenger Saunière, de 1900 à 1903, aura correspondu, **au moins sept fois**, avec Clovis Lassalle. Ci-après la retranscription des mentions :

*Clovis Lassalle Toulouse / / R / viendra quand il pourra / Oct 1900 / 20*  
*Clovis Lassalle Toulouse / / R / envoi de cartes / Jan 1901 / 10*  
*Clovis Lassalle Toulouse / E / / envoi de cartes / 11*  
*Clovis Lassalle Toulouse / / R / annonce son mariage prochain / Sep 1901 / 2*  
*Clovis Lassalle Toulouse / E / / envoi de ma carte... / 2*  
*Clovis Lassalle Toulouse / / R / envoi de carte / Jan 1902 / 12*  
*Clovis Lassalle de Toulouse / E / / envoi de carte / 13*

Il est, en outre, intéressant de constater que les deux hommes se connaissaient vraisemblablement avant 1900, comme l'indique l'intitulé du premier courrier du carnet de correspondance de Bérenger Saunière mentionnant : «**Clovis Lassalle - Toulouse. Viendra quand il pourra » - Octobre 1900** ».

Clovis Lassalle faisait partie de la prestigieuse **Société de Géographie de Toulouse** (fondée en 1882 par Émile Cartailhac) et en était même le projectionniste attiré, responsable des présentations de photographies lors des soirées thématiques organisées par l'illustre société savante toulousaine. Il est, à ce titre, intéressant de noter que le célèbre préhistorien collabora à de nombreuses reprises avec Clovis Lassalle, « spécialisé » dans la paléographie, dans le cadre de ses travaux fondateurs de la jeune science qu'était alors l'archéologie. Quid alors des liens, désormais avérés, entre Clovis Lassalle et Bérenger Saunière ? Il a été établi, par les exégètes des carnets de correspondance de l'abbé, que le photographe qui réalisa les clichés des 33 cartes postales du curé de Rennes-le-Château, vers 1906-1907, était un certain G.A Mas, de Limoux. Or ce Mas avait déjà réalisé des portraits (ceux très connus de Marie Dénarnaud et d'Alfred Saunière par exemple). C'était donc en quelque sorte le « photographe officiel » de Bérenger Saunière. Dès lors, quel était le but de la visite de Clovis Lassalle au curé de Rennes-le-Château ?

Je voudrais terminer cette étude sur l'abbé Saunière et la photographie en évoquant une trouvaille bien étrange qui fut faite, il y a de cela quelques années, par un chercheur-écrivain spécialisé dans l'affaire des Deux Rennes alors qu'il se promenait dans la combe des Bals, au Sud du plateau de Rennes. Intrigué par un éclat de lumière provenant d'une anfractuosité de roche, il explora un éboulis surplombant le ruisseau de Couleurs et en extirpa un objet insolite composé de bois pourri, d'acier et de laiton. Notre chercheur étant photographe lui-même, il n'eut aucune difficulté à déterminer qu'il venait de découvrir les restes d'un ... **Vérscope.**

Le premier appareil photo stéréoscopique commercialement répandu fut, effectivement, le Vérscope de Jules Richard, **en 1893**.

Qui donc pouvait procéder à la prise de clichés stéréographiques à Rennes-le-Château à cette époque ? Et pourquoi s'être débarrassé de la sorte d'un objet aussi coûteux ?

Les mystères de la « Rennes d'en haut » ne semblent pas avoir été seulement fixés dans la pierre et, pareils à l'échiquier, de biens curieux clichés en noir et blanc doivent, quelque part, révéler la personnalité ambivalente de François Bérenger Saunière.

**François Lange le 7 avril 2026.**

**Amicaux remerciements à Patrick Mensor pour ses compléments inédits de documentation.**

